

Les Contemplées

PAULINE HILLIER



la manufacture de livres

“ D'une bande de tueuses,
voleuses et petites délinquantes,
j'ai reçu la plus magistrale
des leçons d'humanité. ”

Les Contemplées

Pauline Hillier

Les Contemplées

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-35887-941-5

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Il est vingt heures, le soleil se couche sur Tunis. Dans la voiture, un flic me met en garde : là où je vais ça ne va pas être facile, il va falloir rester sur mes gardes et me méfier de tout le monde. Je ne sais pas où l'on me conduit, personne ne m'a expliqué. Des gens ont parlé en arabe autour de moi toute la journée, des officiers de police ont passé des coups de fil, d'autres m'ont observée gravement pendant de longues minutes avant de pousser de grands soupirs, une avocate a fait un passage éclair, toute en sueur, l'air affolé, une pile de dossiers sous le bras et des lunettes de soleil sur la tête, m'assurant qu'elle ferait tout son possible pour me sortir de là, mais personne ne m'a exposé le programme. Ça a eu l'air de leur sembler évident. Pourtant, plus les heures passent et plus rien pour moi ne l'est. Mon cerveau colle en vrac des images sur les mots que le flic prononce : « Il y a des tueuses. Il faut faire attention. Il ne faut pas leur faire confiance. Elles te dépouilleront, elles te frapperont, ou même pire. Il y a des folles là-bas. » Je serre les dents. Je sais qu'il veut me faire peur. Il guette ma réaction dans le rétroviseur mais j'évite soigneusement son regard. Je ne veux pas lui donner satisfaction. Je joue la fille qui en a vu d'autres, moi qui en ai vu si peu pourtant. Je scrute le paysage par la fenêtre en essayant de recueillir un maximum d'informations. Les rues défilent dans la pénombre. Des automobilistes, des motards et des piétons sont emportés par leurs trajets quotidiens, l'air concentré ou absent. Quelques arbres sans feuilles et

recouverts de poussière tremblent au passage des camions. Un chien errant lève la patte contre un tronc puis repart en trotinant. Devant une épicerie une bande de pigeons a pris d'assaut un sac de semoule éventré, un homme sort les bras en l'air pour les chasser. Nous poursuivons notre course. Les passants se font plus rares. Je guette les panneaux pour tenter de localiser l'endroit où nous allons, mais la plupart sont en arabe. Les rues se ressemblent et la ville devient vite un labyrinthe dans lequel le chauffeur semble tourner volontairement en rond pour me perdre. Comme si je n'étais pas déjà assez paumée.

Voilà des heures qu'on me trimballe d'un endroit à l'autre. Mes poignets menottés passent de mains en mains, les mains me traînent de lieu en lieu. On me crie des choses en arabe sans prendre la peine de les traduire. On tire sur ma laisse comme sur celle d'un animal apeuré. La pénombre est partout à présent, elle enveloppe les silhouettes, se répand dans les rues, entre dans la voiture, m'écrase contre le siège en cuir, pénètre ma gorge et mes oreilles, me gagne tout entière. Après des kilomètres de façades, la voiture de police ralentit enfin, passe sous un imposant fronton et s'engouffre dans un couloir sombre. « Bienvenue à la Geôle », me lâche le conducteur dans un rire moqueur. Un frisson me saisit tandis que la voiture s'enfonce dans la gueule béante du monstre. Les portes se referment sur moi en un boucan sinistre, grilles qui s'entrechoquent, gonds rouillés qui grincent, lourdes chaînes qu'on attache. Cette fois ça y est, le système carcéral vient de m'engloutir. Il n'a fait qu'une bouchée de moi. Je déglutis en même temps que lui, une énorme boule dans ma gorge.

Le flic gare la voiture mais je n'ai plus franchement envie d'en sortir. Il descend, ouvre ma portière et m'attrape par le coude. La suite du trajet se fait à pied. Toujours menottée, je suis escortée par deux officiers le long d'un chemin en terre battue. J'en profite pour repérer un peu les lieux. Un imposant mur d'enceinte surplombé de fils barbelés nous coupe du monde. Au bout du chemin, la silhouette lugubre d'un bâtiment en béton se détache. Sur la droite, une cour grillagée enferme plusieurs dizaines d'hommes,

jeunes pour la plupart, pieds nus dans la poussière. Ils s'agglutinent le long du grillage pour lorgner la curiosité qui débarque, cherchent mon regard sans toutefois oser m'interpeller. Des gardiens les surveillent de loin d'un œil menaçant, matraque à la ceinture. De l'autre côté sur ma gauche, un groupe patiente en file indienne devant un homme accroupi qui leur distribue de la nourriture. Une louche de bouillie rouge jetée dans un cul de bouteille en plastique, et au suivant. Mon estomac se noue à l'idée de prendre ici mon prochain repas. Mais je n'ai pas le temps d'y penser davantage car les policiers me poussent dans le dos pour que j'accélère le pas. Nous parvenons jusqu'à l'entrée du bâtiment, grimpons les trois marches en ciment du perron puis pénétrons à l'intérieur. Un halo verdâtre enveloppe la pièce. Verts les murs, vert le sol, verts les meubles, verts les gens, vert l'air qu'on respire. Je deviens verte moi aussi, sitôt entrée, saisie à la gorge par une puissante odeur d'égouts et de corps sales. Un épais comptoir de bois traverse le hall principal. Massif, on le croirait taillé d'un seul bloc, tout comme l'homme au guichet avec lequel mon escorte entame la discussion. Ce père fouettard doit bien faire dans les cent kilos. Derrière lui les longues étagères en bois sont vides, si ce n'est l'épaisse couche de poussière ocre qui recouvre les planches. Le seul objet que je remarque est un énorme registre. On me place dos au mur et on m'ordonne de ne pas bouger. Le temps passe. Des gardiens, en pantalon noir et chemise beige, matraques, menottes et clés à la ceinture, déambulent d'un couloir à l'autre. Ils sont gras, suants et effrayants. La seule femme de la bande ne détonne pas, bien que sa démarche boiteuse et son regard bigleux lui donnent un côté cartoon assez comique. Elle s'approche de moi, caresse une mèche de mes cheveux, et m'assène un gros sourire dégueulasse encore plus glaçant qu'un mauvais regard, avant que des détenus l'interpellent du fond du couloir. Elle repart en claudiquant comme une oie, les pieds en dedans et le pas saccadé. Je me penche discrètement pour essayer de voir les cellules, à gauche, puis à droite, sans parvenir à distinguer grand-chose hormis des enfilades de barreaux à la peinture écaillée.

À intervalles réguliers des colonnes de détenus passent devant moi. Ils ont des mines patibulaires : menaçantes, hébétées ou brisées de fatigue. Ils sont sales, débraillés, pieds nus et beaucoup d'entre eux ont des cicatrices ou des plaies récentes sur le visage. Il y a des adolescents aussi. *Slumdogs* misérables qui passent et repassent une serpillière ou un balai à la main. Ils servent de larbins aux gardiens qui les sifflent et leur gueulent des ordres. Ils obéissent, tête penchée, comme de pauvres petits forçats. Sur le sol je remarque à plusieurs endroits des taches de sang frais. Des scénarios sordides me passent par la tête. Je me concentre pour ne pas paniquer et pour parer à toutes les éventualités. Au milieu de ma gueule déconfitée deux pupilles s'allument, noires et brillantes. Mes poings se serrent, mes muscles se tendent, pour la première fois de ma vie je me prépare à me battre. Mes mains sont prêtes à taper n'importe où, n'importe comment, à s'agiter dans les airs, à se balancer de gauche à droite, comme elles le pourront. J'ai la sensation assez nouvelle de devoir défendre ma peau. Je ne sais pas du tout comment m'y prendre mais je taperai dans le tas s'il le faut. Pourtant pour l'heure il n'y a guère que mes pensées angoissées et quelques mouches opiniâtres qui m'assaillent. Est-ce que je perds déjà la boule ? Prisonnière depuis quelques heures et déjà en roue libre. La vraie bagarre a en fait lieu à l'intérieur de mon crâne, la peur et la raison se livrent un terrible round. Au loin j'entends des voix de femmes qui appellent. De temps en temps un gardien répond à leurs demandes, ici de l'eau, là du feu. Je suis terrorisée à l'idée de me retrouver en cellule avec elles. Je les imagine aussi effrayantes que leurs alter ego masculins. Je ne veux pas passer la nuit avec elles. Je préférerais encore être mise à l'isolement. Je veux parler à un avocat, à l'ambassade, à quelqu'un qui pourrait répondre à mes questions, m'expliquer ce qui m'arrive. Je suis tombée au fond d'un puits mais aucune mission sauvetage ne semble se mettre en branle pour me tirer de là.

Même les deux flics qui m'ont accompagnée me faussent compagnie. La paperasse remplie ils prennent congé du tenancier sans même me jeter un regard. Ils redescendent l'allée centrale,

remontent dans leur voiture, repassent sous le fronton, roulent dans les rues de la ville, arrivent au commissariat, garent leur voiture, montent les escaliers, dévissent leur casquette, se recoiffent avec leurs mains, retirent leur uniforme, remettent au clou leurs menottes, allument une cigarette et rentrent à la maison. Je voudrais qu'ils m'emmènent. À la maison. Je voudrais être sur le canapé lovée entre leurs femmes et eux pendant que le repas mijote. À la maison. Je voudrais enfiler leur pyjama et me coucher dans leur lit douillet. À la maison. Je voudrais être n'importe où mais pas ici. Je ne veux pas rester. Je me sens comme une enfant abandonnée un premier jour d'école. Une école de film d'horreur. Le bureau du maître en face de moi est énorme, son cahier d'appel démesuré, et moi toute petite, de plus en plus petite, et déjà mise au coin. Mais au pied du mur il n'y a pas de trou de souris par lequel m'enfuir. L'ogresse boiteuse revient vers moi. Elle attrape mes poignets sans ménagement et les libère de leurs menottes. Puis ses doigts de géante se referment autour de mon biceps et elle me tire vers elle. Ça y est, elle m'emporte dans son antre pour me dévorer. Je panique, les battements de mon cœur s'accélèrent, mon ventre se tord, je suis à deux doigts de crier à l'aide. Mais finalement rien ne se passe, à peine quelques mètres plus loin elle dégaine son trousseau de clefs, ouvre une grille et me pousse à l'intérieur. Je découvre mon auberge pour la nuit. Elle est déjà pleine à craquer. Ici je ne sais pas si c'est bon signe. Dès que je pénètre dans la pièce les mises en garde menaçantes du flic remontent à la surface : « Des tueuses. Des folles. Te dépouilleront. Te frapperont. Ou même pire. » C'est quoi pire ? Elles ne peuvent quand même pas me tuer ? Elles n'ont pas le droit. Et de qui dois-je me méfier au juste ? Des gardiennes ? Des détenues ? Des jeunes ? Des vieilles ? De celles qui sourient ou de celles qui restent dans leur coin ? De celles qui ont l'air sûres d'elles ou des discrètes ? Je les dévisage une à une pour tenter de repérer les tueuses, les psychopathes, les violeuses, les mangeuses de bébés. Mille horreurs me passent par la tête. Des images confuses sur la prison me reviennent en mémoire. J'essaye de me souvenir, ça pourrait servir. Je me

remémore ce film, l'histoire d'une Américaine emprisonnée à tort pour trafic de drogues. Est-ce qu'on la frappait et la dépouillait ? Est-ce qu'on la violait ? Est-ce que de vieilles détenues la tripotaient sous la douche ? Je ne me souviens plus. Je suis épuisée. Je voudrais dormir mais que m'arrivera-t-il si je ferme les yeux ? Alors je reste à l'affût, le doigt sur la détente. Quelque chose s'est enclenché à l'intérieur de moi. Couteau aux dents, je suis prête à l'affrontement. À l'intérieur de mon crâne un petit coach s'agite. Il fait les cent pas et essaye de se montrer rassurant : « Ça va aller ma grande, tu sais te battre. S'il faut te défendre tu le feras, tu en es capable. Ne montre pas que tu as peur. Elles ne sont pas plus fortes que toi. Tu sais comment frapper. Aux endroits stratégiques, tu te souviens ? Mais si ! On avait fait un cours de self-défense. Tu vas te souvenir, fais un effort ça va revenir. Le nez, oui c'est bien ! Par en dessous voilà. Et le menton ? Par au-dessus bravo ! Des coups nets et précis pour leur montrer que tu sais y faire. Tiens-toi prête. Elles vont voir à qui elles ont affaire. Tu n'as pas peur d'elles, tu n'as peur de rien ! » Je m'accroupis en vitesse contre le premier mur que je trouve histoire de me faire oublier. Le petit coach dans ma tête continue son speech « C'est un genre de Koh-Lanta tu vois. Sans plage ni cocotiers d'accord, mais l'objectif est le même : boire, manger, faire les bonnes alliances, gagner des épreuves de survie et des jeux de comforts, vivre quoi. Tout va se jouer très vite, il faut mettre en place ta stratégie ». Je suis tellement absorbée dans ces pensées survivalistes que je ne prête pas attention à l'autre petit coach, le raisonnable, celui qui pense que le flic a sûrement dit ça pour me faire peur, celui qui passe sa main fraîche sur mon front brûlant pour me calmer et qui chuchote à mon oreille « ne tombe pas dans la parano, respire profondément, essaye de dormir un peu ». Je l'entends mais je ne l'écoute plus depuis longtemps. Les pensionnaires ont pourtant l'air plus misérable que dangereux. Leurs visages sont fermés mais elles n'ont pas de balafres sur les joues. Leurs vêtements sont sales et froissés, leurs cheveux emmêlés, et toutes semblent exténuées. La boîteuse bigleuse me jette une bouteille

d'eau, une couverture et un tapis de sol puis referme la grille. La pièce doit faire dans les vingt mètres carrés. C'est une boîte vide et nue, refermée par un mur de barreaux. Où que je sois dans la pièce je peux voir et être vue par le gardien au comptoir ce qui me rassure beaucoup. Je suppose qu'il me protégera en cas d'attaque. Ou plutôt j'espère, que la violence ne viendra pas de lui, d'eux tous qui rôdent dans les couloirs et me reluquent à chacun de leur passage, l'œil lubrique et affamé.

Nous sommes une bonne trentaine dans la cellule, des vieilles, des jeunes et même un bébé d'à peine un an qui titube en chaussettes sur les tapis. La puanteur y est insoutenable. Un mélange de pisse, de merde, de sueur et de crasse. Dans ce pot-pourri je ne parviens même plus à identifier la nature et l'origine des effluves. Je ne saurais dire si l'odeur de pisse qui me pique le nez vient des toilettes à ma gauche, de la paillasse sous moi, des jupes de la petite vieille qui tremblote à ma droite, ou du pyjama souillé du bébé. Pauvre petit gosse. Est-ce qu'il se souviendra de sa détention juvénile ? Est-ce que ces visages désolés imprégneront sa mémoire ? Est-ce qu'il sait qu'il est enfermé ? Est-ce qu'il comprend que tout ça n'est pas normal ? Combien sont-elles dans cette pièce qui, comme lui, n'ont rien à faire là ?

J'ai pu voir lors de mon passage au commissariat comme on jetait sans façon les prévenues en prison. Je n'avais pourtant rien d'une criminelle. Mais pourquoi se fatiguer ? En attendant de savoir, allez hop tout le monde au cachot. Même les vieilles, même les adolescentes, même les mères, même les petits gosses en pyjama. Alors on les souille les pyjamas. Dans cette saleté ambiante à quoi bon se retenir ? D'ailleurs je me souillerais bien moi aussi. Qu'est-ce que ça changerait ? Je refuse d'aller aux toilettes, des latrines sommaires dans un coin de la pièce, à peine dissimulées par un muret à mi-hauteur et sans autre système d'évacuation qu'un broc en plastique. J'ai peur de ce que j'y verrais, peur des cafards, peur des merdes, peur des cafards sur les merdes. Mais leur odeur est partout sur moi, sur ma peau, sur mes cheveux, dans mes vêtements et dans ma bouche. Je ferme ma veste jusqu'en

haut et coince mes mains dans mes manches, je rentre à l'intérieur de moi-même comme un escargot dans sa coquille puis je me roule en boule sur mon tapis et remonte mon coude sous ma joue. La nuit est tombée, il fait frais à présent. Une vieille sanglote en secouant la tête et en déclamant des vers misérables. Est-ce qu'elle prie ? Est-ce qu'elle se lamente sur ce qui lui est arrivé ? Je voudrais la consoler. Non, ça n'est pas vrai, je voudrais qu'elle arrête de pleurer, je voudrais qu'elle se taise, je voudrais qu'elles la ferment toutes, je voudrais le silence, je voudrais qu'elles dorment, je voudrais être la seule éveillée dans la pièce, je voudrais la vision rassurante d'une masse ronflante et inoffensive. Je me méfie surtout des plus jeunes et ne les quitte pas des yeux. Elles ont formé un petit cercle et font tourner des cigarettes, en en allumant toujours une avant que l'autre ne s'éteigne, de sorte que le feu ne se perde jamais. Elles ne m'ont adressé la parole que pour m'en demander. Elles se moquent pas mal du reste, de qui je suis, de comment je vais. Elles seraient curieuses à la rigueur de savoir ce qui m'a conduite dans ce trou, mais elles sont trop fourbues de froid et de tristesse pour trouver, en français, les mots pour m'interroger. J'observe leurs mains aux ongles sales attraper la cigarette, la porter à leur bouche et la passer à leur voisine. Quels tours de passe-passe ces mains ont-elles joué ? Quels sont leurs talents cachés ? Savent-elles voler, frapper ou tuer ? Savent-elles crocheter les serrures ? Faire disparaître des cadavres ? Qui sont ces femmes dont je partage la chambre et la peine ? Depuis combien de jours sont-elles ici ? Se connaissent-elles ? Sont-elles de vraies criminelles ? J'ai peur et j'ai honte d'avoir peur. J'ai pitié et j'ai honte d'avoir pitié. Je suis triste et j'ai honte d'être triste. Tous mes sentiments se mêlent. Je voudrais leur parler mais je suis épuisée. J'emploie le peu d'énergie qui me reste à une veille appliquée. Je guette les regards, j'analyse les comportements, j'essaye d'anticiper les déplacements et de comprendre la teneur des échanges. Je me concentre pour ne pas baisser la garde, ne pas dormir, ou alors tard, au petit matin, quand elles seront toutes assoupies, quand le danger sera neutralisé et juste

pour quelques minutes, le minimum vital, comme un soldat en opération. Malgré la lumière blafarde du hall qui reste allumée toute la nuit, les femmes s'endorment une à une. Un peu rassurée et de toute façon trop lasse pour lutter, j'abandonne finalement ma tête au festin des poux sur le tapis et je ferme les yeux.

Quelques heures plus tard le petit déjeuner est servi. Mal de crâne, courbatures et quignon de pain sur un plateau. Le réveil est rude. Il ramène à la réalité. Et je ne veux pas de cette réalité. Dès que j'ouvre l'œil l'enchaînement brutal des événements remonte à la surface. Dans d'autres circonstances je jetterais la couverture par-dessus ma tête pour refuser cette nouvelle journée, m'enfoncer au fond du lit et me rendormir, mais aujourd'hui la couverture sent la pisserie. Je n'ai pas été agressée pendant la nuit c'est déjà une belle performance. On m'a volé ma bouteille d'eau, bon, je ne suis pas matérialiste. Les autres aussi ont survécu. Toutes ont les yeux bouffis, du peu de sommeil ou du trop de larmes. Le petit gosse ne s'en sort pas si mal. Il passe de bras en bras et s'adapte à son environnement avec l'aisance d'un singe-araignée. Moi j'ai l'aisance d'un veau de mer. Je reste étalée sur ma paillasse, complètement vaseuse et désœuvrée. Le corps assommé et le regard vide je peine à émerger de ce mauvais rêve. L'odeur et la saleté ambiantes m'ont coupé l'appétit mais j'ai le réflexe de mettre mon morceau de pain au fond de ma poche, qui sait quand on nous redonnera à manger. Je n'avais jamais caché de restes de nourriture dans mes poches auparavant et voilà que je fais des réserves comme un écureuil. Je m'adapte moi aussi, guidée par l'instinct de survie. J'ai toutes les peines du monde à me relever quand on vient me chercher. À nouveau, on me fait attendre dans le couloir. Mais en bonne compagnie cette fois puisque sept autres détenues sont alignées à mes côtés. Je comprends qu'un nouveau transfert se prépare. J'ai le vague espoir qu'on me ramène au commissariat et que l'aventure s'arrête ici. Mais vraiment vague. Je sens bien au fond que les choses ne prennent pas cette tournure. Les policiers se comportent avec nous comme avec des chiennes, pas comme avec des femmes innocentées qu'on s'apprête à libérer, en s'excusant

bien mesdames pour le dérangement. On nous menotte deux par deux. Mon poignet est attaché au poignet d'une jeune Tunisienne. Comme avant une sortie scolaire, on nous fait patienter en rang dans la cour et l'on nous compte. Ici pas de risque de chahut, mon binôme ne m'adresse même pas un regard. Puis le cortège se met en branle le long de l'allée.

Un fourgon cabossé nous attend sur le parking. Je remarque tout de suite qu'il n'y a ni vitre ni aération à l'arrière. C'est un container en taule sur quatre roues. On nous pousse à l'intérieur sans ménagement et nous prenons place cahin-caha sur les bancs latéraux. Ainsi attachées par deux, le moindre déplacement est compliqué, maladroit, pénible. Les portes se referment. Nous sommes à présent plongées dans un noir quasi complet et la chaleur devient vite suffocante. Il n'y a aucun système de ventilation, ou s'il y en a eu un jour il ne fonctionne plus depuis longtemps à en juger par l'odeur âcre qui remplit la boîte. Nous n'avons pas encore commencé à rouler que je me sens déjà mal. Je peine à trouver mon air. Les autres détenues ne semblent pas mieux gérer la situation. Elles respirent fort, certaines gémissent, d'autres pleurent carrément. Il va pourtant falloir serrer les dents, puisque le fourgon s'élanche dans la ville. Nous sommes ballottées dans tous les sens, les virages nous font glisser le long des bancs et basculer les unes sur les autres, les nids-de-poule manquent à chaque fois de nous faire tomber. Le chauffeur ne prend aucune précaution pour la marchandise humaine qu'il transporte. Les routes sont-elles si mauvaises à Tunis pour que nous soyons secouées de la sorte ? J'ai l'impression que nous roulons sur une piste de terre en pleine campagne, j'ai du mal à croire que nous soyons encore en ville. Pourtant c'est bien Tunis et c'est vers son tribunal qu'on nous conduit, je l'apprends par ma voisine à qui je pose la question. Très vite, des femmes commencent à être malades et l'une d'elles perd connaissance, celle en face attrape une vieille bouteille d'eau qui roule sur le sol et lui mouille le visage. Elle revient difficilement à elle, sa voisine lui colle quelques gifles puis l'allonge la tête sur ses genoux. Une autre vomit le peu d'eau et

de pain que contenait son estomac. L'odeur devient intenable. Le fourgon fonce toujours à travers la ville. Je me cramponne au banc pour me stabiliser, et pour détourner mon attention je commence à compter les moutons. Je m'échappe avec eux dans le pré, me voilà qui saute moi-même les barrières. Je compte jusqu'à cent, jusqu'à deux cents, je perds le fil, je recommence. Après quelques minutes de route, le chauffeur s'arrête mais personne ne nous ouvre. À l'extérieur il se trame quelque chose. Nous tendons l'oreille. Rien ne se passe. Nous patientons en silence. Tout à coup une odeur terrifiante envahit l'habitacle. Du gaz ! Les femmes se mettent à tousser et paniquent. Elles hurlent et tapent du poing sur la carlingue. Je me lève et frappe de toutes mes forces avec elles. L'air déjà rare devient carrément toxique. Le chauffeur gueule quelque chose en arabe, reprend sa place au volant, claque sa portière et redémarre. « Gasoil », me souffle une des femmes, il s'est arrêté pour faire le plein. Les odeurs de fuel sont remontées jusqu'à nous et nous ont fait paniquer, mais personne dehors n'a pris la peine d'entrouvrir la porte pour nous donner un peu d'air. Peu importe si on étouffe. Je pense à ces histoires de chiens retrouvés morts asphyxiés dans des voitures après que leurs maîtres les y ont laissés sans entrouvrir la fenêtre. J'inspire profondément et reprends mon compte pour me calmer. Cinquante, cent, deux cents, trois cents, de longues minutes passent. J'ai l'impression d'être enfermée dans cette boîte depuis des heures. Quand le camion s'arrête enfin et que ses portes s'ouvrent j'ai tout juste le temps d'une grande respiration et je suis de nouveau engloutie. Le véhicule est venu se coller contre un bâtiment qui nous aspire aussitôt. Nous sommes digérées par une sorte de centipède carcéral interminable. Un petit mètre de lumière et d'oxygène seulement et nous voilà happées par une nouvelle puanteur, une nouvelle obscurité et une nouvelle chaleur étouffante, dans les sous-sols du tribunal. À la suite d'un gardien nous descendons un escalier en ciment, puis empruntons une succession de couloirs étroits. Plus nous avançons, plus les plafonds me semblent bas mais c'est peut-être mon imagination qui me joue des tours. Depuis qu'on m'a

enfermée je suis régulièrement gagnée par cette sensation étouffante que les parois se rapprochent peu à peu de moi pour venir m'écraser. Après une longue déambulation en file indienne, nous sommes réparties dans plusieurs petites cellules aux allures de clapiers à lapin. L'Angora à gauche, le Bélier à droite, le Chinchilla au fond, quant au lapin nain que je suis, on lui trouvera bien une petite place dans ce clapier de trois mètres sur deux pourtant déjà bien occupé. Je suis attrapée au collet et poussée à l'intérieur, les femmes se tassent sur le banc de pierre pour me laisser m'installer et le gardien referme la porte. La cellule est à peine plus grande que le fourgon dont nous sortons et en prime elle empeste la sueur et l'urine. Je réprime un haut-le-cœur en entrant, je ne voudrais pas que mes nouvelles « camarades » se sentent insultées. Du reste, je ne crois pas que cela vienne d'elles, mais bien des murs et du sol qui transpirent d'humidité comme gorgés de tous ces fluides. Je m'assois du bout des fesses, droite comme un piquet pour ne toucher à rien. Commence alors une longue et pesante attente. Dans le petit réduit aucune femme ne discute. Les seules qui parlent le font pour elles-mêmes, en pleurant et se lamentant. Aussi compatissante que je sois, leurs larmes et gémissements incessants finissent par m'attaquer les nerfs, je suis au bord de la crise. Je donnerais cher pour pouvoir prendre l'air ne serait-ce que cinq minutes dans une cour, gueuler un coup et m'envoyer une grosse giclée d'eau froide au visage. Je commence à comprendre la torture qu'est l'enfermement. Je ferme les yeux et essaye de convoquer mon « *happy place* », pour m'imaginer m'allonger un instant sur le sable fin des plages de mon enfance. Mais la mer n'est pas là pour me bercer, et les cris des mouettes sont bien trop déchirants. Deux bonnes heures s'écoulent avant qu'un gardien me délivre de ma cellule pisseuse. Hélas, ça n'est pas pour me conduire devant le juge comme je l'espérais. Je rejoins une nouvelle file de détenues et nous sommes reconduites jusqu'au fourgon. Des décisions cruciales ont été prises me concernant mais je n'ai pas été conviée à la réunion du Boys club. J'interroge les autres détenues sur notre nouvelle destination. « *Haps* », me

lâche l'une d'elles sans plus d'explication, avant qu'une autre me traduise « à la prison ». Le mot tombe comme un couperet. Je comprends que les types en robe au-dessus de ma tête viennent d'acter mon incarcération et je blêmis. J'ai envie de sauter du fourgon, dévaler les escaliers les couloirs et débouler en trombe dans la salle d'audience pour plaider ma cause, essayer de les raisonner, protester, me défendre, ou bien s'ils ne m'écoutent pas, envoyer au moins valdinguer une ou deux chaises dans le décor en signe de contestation, mais c'est déjà trop tard. Le sort en est jeté, les portes claquent et le camion démarre. Alors je compte. Je compte à l'infini, je m'abrutis de chiffres, je compte jusqu'à cent, à l'endroit, à l'envers, je compte jusqu'à cinq cents, je compte jusqu'à mille. Je ne vois pas les moutons dans l'obscurité du fourgon mais ils sont là, ils tournent en rond les pauvres, ils étouffent, ils cherchent la sortie. Je me concentre pour ne pas les perdre. 382, 383, 384... maintenir la tête hors de l'eau, 385, 386, 387... chercher un peu d'air du bout des lèvres, 388, 389, 390... haleter jusqu'à la prochaine étape.

De ma rencontre avec la Manouba je me souviens de tout. Il faut dire que la mangeuse de femmes est charismatique et fait tout de suite forte impression. Quand on m'extrait du fourgon je suis déjà dans le ventre de la bête. Je sens son pouls, sa respiration et la moiteur de ses entrailles sur ma peau. Du quartier, de la rue, du bâtiment, de la façade, de la porte d'entrée, je n'ai rien vu. La Manouba pourrait être aussi bien au centre de Tunis qu'au milieu d'un désert. Je suis incapable de me situer dans l'espace et cette sensation est vertigineuse. Mon nouvel univers se cantonne à ce que j'arrive à voir et aux plans confus que je dessine dans ma tête. Combien de fois, ivre, insouciant, j'ai navigué d'un bar à l'autre, sauté dans un taxi, plongé dans un club, sans me soucier de l'endroit où j'allais. J'ai même adoré ça, me laisser porter sans réfléchir, accorder ma confiance à l'inconnu, ne pas savoir ce qui m'attendait, mais à présent la magie n'opère plus. Ma liberté me glisse entre les doigts comme un glaçon, qui rapetisse à chaque seconde et devient de plus en plus insaisissable. Je voudrais au moins comprendre où je me trouve, quel parcours je suis, quelles étapes je franchis. Le groupe se scinde, des filles partent sur la gauche tandis que je suis amenée avec quelques autres sur la droite. Nous nous engouffrons dans un couloir en file indienne derrière une gardienne. Les bâtiments semblent former un cercle autour de la petite cour. Le conducteur du fourgon a disparu. Avec lui, le dernier homme. En d'autres occasions l'idée aurait

pu me plaire, mais le décor est loin des plages paradisiaques de Lesbos et des vertes collines du pays des Amazones. Une gardienne potelée en uniforme marron nous escorte à travers des couloirs de carrelage gris. Je ne vois d'elle que deux fesses qui se balancent. Ça me suffit, je ne tiens pas à voir sa tronche. Je la déteste déjà, je déteste déjà tous ceux qui ont pris ma liberté, ou qui y participent. Je déteste tous ceux qui ont des clés à leur ceinture, des lacets à leurs chaussures et un téléphone dans leur poche. Je déteste tous ceux qui se demandent s'ils iront boire un verre en terrasse ce soir ou déjeuner chez mamie ce week-end. Je déteste tous ceux qui bavardent, rient et se moquent bien du drame terrible qui est en train de se jouer sous leur nez : ici quelqu'un perd sa liberté. Vous m'entendez ? Ici on me prend ma liberté ! La tragédie est immense, c'est un séisme de magnitude dix qui se déchaîne. Suis-je la seule à en sentir les secousses ? Nouveau comptoir, nouvelle tenancière. Elle est laide et mauvaise, en toute subjectivité. C'est elle qui enregistre. C'est-à-dire, c'est à elle que je dois remettre mon identité. Je ne parle pas de mon passeport qui a disparu depuis mon arrestation, la dernière fois que je l'ai vu c'était entre les mains poilues d'un officier de police pendant l'interrogatoire. Non, cette gardienne-là va plus loin, elle confisque encore plus, elle confisque mon nom. Elle le consigne dans un registre et le prononce pour la toute dernière fois. On ne m'appellera désormais plus que par mon prénom suivi du nom de ma cellule. Quand je demande un stylo pour signer, elle me hurle qu'en prison on ne signe pas, attrape brutalement mon index, l'écrase sur un tampon encreur, et me fait « signer » de mon empreinte tout un tas de documents en arabe. Si ça se trouve je viens de prendre un crédit sur trente ans, de me marier ou de me convertir à l'islam. Va savoir. Il n'y a toujours personne pour m'expliquer les formalités. Voilà ce qu'il reste de mon identité, un prénom et l'empreinte de mon index. C'est tout ce que je suis à présent. J'accuse le coup. Mais, sans atermoiement, la visite se poursuit, toujours sous bonne escorte. Je pénètre dans une petite pièce qui ressemble à un service des objets trouvés. Je découvre derrière

un grand bureau en métal une frêle gardienne et derrière elle une montagne de valises, sac en plastique et paires de chaussures. Les étagères dégueulent leur fatras de vêtements et on dirait qu'à tout instant la gardienne va disparaître sous une avalanche de paquets. Nous sommes ici au mont-de-piété et je vais devoir mettre au clou le peu qu'il me reste. À ma grande surprise mon sac à dos de voyage est déjà là, il a été plus rapide que moi. La police a déjà eu le temps de perquisitionner ma chambre d'hôtel. J'imagine la tête du personnel au moment de la descente. « Quoi ? La jeune touriste est à la *haps* ! Mais qu'est-ce qu'elle a fait ? », mentons qui se décrochent, yeux qui s'écarquillent, rumeur qui se propage. À vrai dire moi mon plus je n'en reviens pas. Mais ma mâchoire est trop serrée pour que mon menton se décroche. Mon pauvre sac Quechua dans ce sinistre décor, ça fait mal au cœur. Il aurait sans doute rêvé d'une aventure de routard plus exaltante que les semaines ou les mois de repos forcé qui l'attendent. La gardienne referme la porte derrière moi et sourit. Son sourire est franc et engageant. Je décide de bien l'aimer. Elle m'explique la procédure ce qui est déjà génial, et sans m'aboyer dessus en plus, le luxe. Elle parle gentiment et je suis heureuse qu'elle ait refermé la porte derrière nous. Je me sens bien avec elle, je me sens humaine. Elle me parle comme à une cliente qu'elle recevrait à son guichet, nous avons une conversation. Son uniforme de gardienne n'en est plus un, nous sommes à l'aéroport, voilà, j'enregistre mes bagages. Le timbre de sa voix m'apaise, je voudrais n'avoir plus affaire qu'à elle, je voudrais être seule en cellule avec cette unique gardienne pour me surveiller et m'apporter mes repas. Je voudrais qu'elle reste devant ma porte toutes les nuits pour empêcher les autres gardiennes, les laides et les mauvaises, de m'approcher, de me punir, de me toucher. Je voudrais qu'on joue aux cartes, qu'on se fasse la lecture et qu'on se raconte nos vies. Je voudrais être sa petite protégée. Comme ça seulement la prison pourrait être tolérable. Je dois mettre ma veste dans le sac, compter mon argent liquide et le lui remettre. Ma fortune s'élève à 52 euros. Elle me rend une partie de la somme en coupons et m'explique que je

peux retirer d'autres coupons quand je le souhaite pour faire mes achats à la Cantine, une sorte d'épicerie où se vendent les produits de première nécessité (eau, savon, dentifrice...) mais qui n'ouvre qu'à des horaires précis. Les prisonnières sont autorisées à s'y rendre par roulement une fois par semaine, elle ignore quand viendra mon tour. La gardienne me prie ensuite de me déchausser et me remet une vieille paire de pantoufles en échange de mes baskets. À en juger par leur aspect elles ont déjà tiré pas mal d'années, je les enfle avec dégoût. Ce n'est pas que je sois particulièrement précieuse, mais ces pantoufles-là c'est quelque chose. Je m'efforce de ne pas penser aux centaines de pieds sales qui sont entrés avant les miens dans cette niche à champignons. C'est comme enfiler un slip porté par vingt personnes avant soi. Répugnant. Pour finir, elle m'autorise à emporter une culotte de rechange et ma brosse à dents, et après un moment d'hésitation, mon livre de voyage et mon stylo. Je mesure la faveur qu'elle me fait. En attendant de pouvoir me rendre à la cantine je vais devoir me contenter de ce trousseau. Je la remercie avant de quitter son petit aéroport et d'être remise aux mains d'une nouvelle potelée. Est-ce que je l'ai déjà vue celle-ci ? Elles finissent par toutes se ressembler, boudinées dans leurs uniformes, des auréoles aux aisselles, la matraque plaquée contre la hanche, le trousseau de clés qui tinte à chaque pas, des bouches immenses aux sourires carnassiers, des dents mais alors beaucoup trop, et des lèvres huileuses façon Ursula la pieuvre. Elles se traînent dans les couloirs sur leurs gros tentacules, et d'une ventouse vous attrapent et vous triment avec elles. La visite continue et c'est la douche écossaise. Pour que je ne m'habitue pas aux manières douces de l'hôtesse d'aéroport, on m'envoie vers une gardienne autrement plus sévère, qui commence par me hurler dessus en guise de bonjour. C'est la laide d'entre les laides, la mauvaise d'entre les mauvaises. Cheveux blonds peroxydés, blouse blanche par-dessus son uniforme, gants en latex, bave sèche aux coins de la bouche : on m'a collé entre les pattes d'une docteur psychopathe, et manque de bol, c'est elle qui s'occupe de la fouille au corps. Elle me fait

entrer dans une petite pièce vide et sans porte. J'ai du mal à saisir les instructions en arabe et chacune de mes hésitations semble l'insupporter. Elle joint alors le geste à la parole et commence à muscler son jeu. Elle me bouscule pour que j'accélère, tire sur mes vêtements pour me faire comprendre que je dois me déshabiller entièrement et fissa. C'est ma première fouille à nu, l'étape n'est pas des plus agréables, et en plus je ne comprends rien à ce qu'on me dit, mais je me dépêche d'obéir pour qu'au moins elle arrête de me crier dessus. Rapidement je suis nue devant elle. Des gardiennes passent dans le couloir et ne manquent pas de jeter un coup d'œil à l'intérieur. J'aperçois mes camarades d'infortune alignées contre le mur. Toutes baissent la tête pour ne pas ajouter à mon embarras. Le moment n'est facile pour personne, elles comprennent. La docteur plonge la main dans mon petit tas de vêtements posé sur le sol et commence son inspection. Elle examine ma culotte, puis mon soutien-gorge qu'elle déchire pour en retirer les baleines, fouille méticuleusement chaque poche et couture de mon pantalon et de ma chemise, et jette le tout par terre. La voir malmener et abîmer mes affaires avec mépris fait monter ma colère. Elle le voit, ça a l'air de lui plaire. La voilà qui s'approche de moi. Je bloque sur les gants en latex, une sueur froide me traverse, le toucher rectal je ne suis pas prête. Elle me tire par le bras pour que je m'accroupisse, m'écarte les genoux d'un coup de botte, et m'ordonne de tousser pour qu'un éventuel objet caché dans mon anus ou mon vagin soit expulsé. Un téléphone portable, des clés de voiture, un pain de TNT, une lame de rasoir, un fusil à pompe, que sais-je ? Comme elle juge que je ne tousse pas assez fort, elle m'assène de grosses claques dans le dos et derrière la tête. C'est violent, c'est humiliant mais je préfère encore ça qu'un doigt dans le cul. Elle y prend un malin plaisir. Je fulmine. Je voudrais pouvoir sortir une batte de baseball de ma chatte et l'assommer d'un seul coup. Et ça dure. Une éternité. Je ne tousse pas assez fort, pas assez bien, pas assez longtemps, il y a toujours une raison pour me coller une nouvelle claque. Elle gueule, elle se marre, ça lui plaît de m'avoir cul nu à sa merci, cette

gymnastique avilissante lui fait prendre son pied. Elle me tire de nouveau par le bras pour que je me redresse mais le petit jeu n'est pas encore fini. Je suis déjà à poil mais ça n'est pas assez. Elle arrache mon élastique, fouille dans mes cheveux, les tire à gauche, à droite, en avant, en arrière, me retourne les oreilles, me passe en revue sous tous les angles. Ses gestes sont brutaux et lui font dépenser plus d'énergie qu'il en faut. Il s'agit surtout de montrer qui est la patronne, je saisis bien le message. Pas de mini-revolver à la James Bond caché dans la choucroute, pas de lime à ongles de Dalton dans les narines, pas de boulettes de shit enfoncé dans les oreilles, pas de poux, pas de lèpre, pas de morbac, pas de chtouille, suivante ! Je me rhabille en vitesse. Je me sens souillée, abusée. Je n'ai plus d'affaires, plus de papiers, plus de nom, plus de signature, et plus de dignité. Je garde les yeux rivés sur mes pantoufles à mycoses pendant que les suivantes y passent. Certaines ont l'âge de ma mère, c'est une douleur terrible que d'assister impuissante à leur humiliation.

Après la fouille à nu, nous passons une grosse grille blanche qui marque la séparation entre la zone administrative et la zone des cellules, puis nous sommes une nouvelle fois mises en attente dos au mur dans un long couloir. Les prisonnières tunisiennes qui m'accompagnent disparaissent une à une, escortées vers leurs nouvelles cellules, je reste seule à attendre mon affectation. Un petit groupe de gardiennes discute vivement autour d'un bureau, apparemment mon cas pose problème. Elles ne savent pas quoi faire de moi. Dans quelle cellule pourraient-elles bien me coller ? Ça discute, ça s'organise. Il y a des allers-retours, des coups de téléphone, des hésitations, puis finalement, après une attente stressante, une gardienne me fait signe avec la main : « *Ija* ». Je crois comprendre qu'il faut que je recule et fais un pas en arrière. « *Ija !* » insiste-t-elle. Je recule d'encore un pas mais ça n'est toujours pas bon. « *Iiiija !* » se met-elle à crier sans que je comprenne pourquoi. Excédée, elle avance jusqu'à moi et m'attrape par le bras pour me tirer dans la bonne direction. En Tunisie pour demander à quelqu'un d'approcher on tourne la paume vers le sol et on remue

les doigts, ce qui correspondrait plutôt pour moi au signe inverse. M'em mêlant les pinceaux je recule quand je dois avancer ce qui a le don d'exaspérer la gardienne. Je n'en suis qu'aux prémices de mon apprentissage du lexique de la prison, aussi paumée qu'une sixième dans les couloirs du collègue, qui se demande en panique si c'est « la semaine A ou la semaine B ». Ça y est les gardiennes ont tranché, je suis emmenée vers le premier couloir, juste à droite de la grosse grille blanche, jusqu'à ma nouvelle cellule : le Pavillon D.

Le décor n'est pas exactement comme je l'aurais imaginé. Il y a bien les lits superposés, les murs écaillés, le sol carrelé et les grilles aux fenêtres, mais il y a aussi – et la vision est déroutante – beaucoup de couleurs. Les lits sont ornés de frises de dentelles ou de rideaux bleu pâle, les draps sont roses ou à fleurs, et les tenues des détenues multicolores. Une ambiance « textile et métal », étrangement aigre-douce. La prison prend tout à coup des airs de pensionnat de jeunes filles, ou d'hôpital psychiatrique. La lumière artificielle achève de donner au lieu son atmosphère dérangeante. Les uniques ouvertures sont d'étroites fenêtres à deux mètres cinquante du sol qui n'apportent quasiment aucune lumière naturelle. Une ampoule blafarde tangué dans le souffle d'un vieux ventilateur suspendu au plafond. La cellule, ou plutôt le « pavillon » comme on l'appelle ici, doit faire dans les trente mètres carrés. Les lits sont alignés contre les murs de part et d'autre d'une allée centrale d'environ un mètre de large, au bout de laquelle trône un écran de télévision fixé au mur en hauteur comme dans un hôpital. L'espace entre les lits est encore plus réduit, tout juste une largeur d'épaules. De petits meubles de chevets y sont parfois logés, recouverts de napperons et de quelques ustensiles de fortune. Au-dessus des lits sont fixées de longues planches en bois sur lesquelles s'entassent des couvertures. Des seaux blancs et des tables pour enfants en plastique sont entreposés çà et là. La gardienne me conduit au fond à gauche de la pièce et me désigne le lit qui sera désormais le mien. C'est un coup de massue. Cette attribution me fait comprendre que je m'engage ici sur du long terme, chose que je n'avais pas encore vraiment réalisée.

À contrecœur, je dois pourtant prendre mes quartiers. Je grimpe sur la couchette du haut sans broncher. Mais mes pieds tremblent sur les barreaux que j'escalade. Mon lit est accolé à un renforcement d'environ deux mètres sur deux où se trouvent des sanitaires, dont les cloisons ne vont pas jusqu'au plafond, de ma place j'ai vue sur les WC, fermés par des portes battantes, et sur le grand lavabo. Je peux tout entendre et tout sentir de ce qui s'y passe. Après le départ de la gardienne, des regards curieux se tournent vers le nouveau spécimen de l'enclos. Mais le spécimen ne veut pas se faire accepter du groupe, ni lui appartenir. Il veut tenir sa marge, ne pas être de la même espèce. Il regrette son ancien zoo et ses anciens soigneurs. Il préfère encore s'arracher les poils dans son coin que de se mêler aux autres. Je serai la guenon névrosée qui refuse toute interaction avec ses condisciples et s'isole dans l'enclos, tant pis. Je mangerai les restes et pissurai sur moi s'il le faut, mais je refuse d'être des leurs. Je me replie sur moi-même, genoux contre la poitrine, pour bien le leur faire comprendre. Pourtant les femmes qui m'observent ne montrent aucun signe d'animosité et ont bien meilleure mine que moi. Il faut dire que je n'ai pas pu me débarbouiller depuis mon arrestation. Je porte les mêmes sous-vêtements, le même jean et le même tee-shirt depuis 48 heures et je ne me suis jamais sentie aussi sale. Je suis sale des mains de tous ceux qui m'ont touchée, traînée, giflée, jetée dans un camion, menottée, traînée de nouveau, assise et relevée, trimballée, triturée comme une carcasse de poulet. Je suis sale de cette nuit dans la crasse de la Geôle. Sale des regards concupiscent des gardiens. Sale de la fouille à nu. Sale de l'air que je respire, inspiré et expiré par trente bouches avant moi. Sale d'avaloir leurs haleines, l'intérieur de leur corps, le souffle de leurs entrailles. Sale de ces inconnues autour de moi, de leurs chairs ramollies qui frôlent les miennes, de leur proximité, de leur omniprésence dans mon champ de vision. Tout me dégoûte. Mes yeux ne se posent que sur la peinture craquelée, les dalles de carrelages fissurées, les insectes sur les murs, les trous et les taches sur les draps, les poils sur les jambes, les boutons sur les

fronts et ne veulent pas voir le reste : les efforts pour maintenir la pièce la plus propre possible, les vêtements brossés à l'huile de coude, l'ordre rigoureux de la cellule, le mieux qu'on peut, le système D, les deux bouts de chandelle, l'ingéniosité, la volonté et la dignité. Ils ne voient pas les sourires entre les mèches de cheveux gras, les broderies entre les trous, les pleins entre les vides. Je suis en colère, je suis révoltée, je suis de mauvaise foi. Deux jeunes filles s'approchent. Elles me parlent en français, avec un fort accent mais un bon niveau. Elles m'expliquent que les jeans et les débardeurs sont interdits dans la prison car indécents. Elles me donnent une petite pile de vêtements et me demandent d'aller me changer dans les sanitaires. J'obéis sans poser de questions pour ne pas les contrarier et pénètre avec dégoût dans l'un des cabinets, en me contorsionnant pour ne pas toucher les murs. Ici encore ce sont des toilettes à la turque sans chasse d'eau, un trou, un robinet et un seau pour tout système d'évacuation. Un broc est posé sur le trou, il faut l'y replacer après avoir fait son affaire, me prévient une des jeunes filles par-dessus la porte. Je devine que ça doit être pour limiter les odeurs. Je me déshabille (à nouveau) en vitesse et enfile mon nouvel uniforme. Ma tenue de bagnarde se compose d'un pantalon marron si large qu'il tombe à mes pieds quand je le lâche et d'une chemise parme à fleurs. Ajoutés à mes charentaises, ils me donnent un style improbable. C'est informe, c'est laid, mais c'est propre. Plus propre en tout cas que ce que je portais jusqu'ici. Je profite de ce moment pour me rincer le visage, le cou et les bras au robinet. J'aurais vraiment besoin d'une douche mais je ne sais pas quand on m'autorisera à y aller. Je n'ose pas encore poser la question. Les jeunes filles récupèrent mes affaires à la sortie des toilettes et regagnent leur coin sans plus prêter attention à moi. Je crois alors comprendre quelque chose qui me fait enrager. Il n'y a pas un jour que je suis arrivée et je me fais déjà racketter ! Elles auront inventé cette histoire pour me voler mes vêtements et me refiler ces vieilles fringues à la place. Elles m'ont bizuté c'est sûr, et m'ont fait ce look de clocharde pour m'humilier. J'ai envie d'en découper avec

les deux ados mais j'ai trop peur de me mettre en disgrâce auprès de toute la cellule. Finalement, quelques instants plus tard, tandis que je ronge encore mon frein, une gardienne entre dans la cellule puis en ressort mon paquet de fringues sous le bras. Bon. Fausse alerte. Les ados ne m'ont pas rackettée. Je suis juste une conne.

Plusieurs heures s'écoulent sans que personne ne m'adresse plus la parole ni ne vienne me chercher. Ce n'est qu'en fin de journée qu'un rayon de soleil apparaît. C'est Hafida qui approche de mon lit. Hafida est douce, parle lentement et sourit beaucoup. Elle se présente et me dit avant toute chose de ne pas m'inquiéter. Soit mon anxiété se lit sur mon visage, soit toutes les prisonnières ont besoin d'entendre les mêmes mots à leur arrivée. Hafida dit : ici personne ne te fera de mal, on est comme une famille. Je pense : une famille sacrément matriarcale. Hafida dit : tu as eu de la chance d'atterrir ici, ailleurs c'est pire, tu peux dormir tranquille. Je pense : c'est quoi *pire* enfin ? Il ne lui faut pas beaucoup de temps pour amadouer la guenon marginale. Elle a dans la voix ce qu'il faut de calme et de chaleur. Je balaie à nouveau la pièce des yeux, et c'est un autre tableau qui apparaît. Redessiné par la voix tranquille d'Hafida. Les sorcières sont devenues de gentilles petites vieilles, les racketteuses des sœurs bienveillantes, et le pavillon D, un refuge dans la tempête. Avant de prendre congé Hafida m'offre un morceau de pain et une dose individuelle de beurre. Faute de couvert je l'étale directement avec le doigt et dévore ma tartine avec grand appétit debout contre mon lit superposé. Le beurre est insipide et le pain rance mais je me régale. Mon petit repas avalé je me hisse sur ma couchette et j'observe. Toute la soirée j'observe. Et toute la soirée je suis observée. C'est un dialogue sans paroles qui se joue, de prunelles à prunelles. Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Qui me seras-tu ? Peu de temps après, une gardienne ordonne le couvre-feu. Après un rapide comptage dans le couloir toutes les détenues sont enfermées à double tour pour la nuit. Il est 20 heures à la pendule. Après le dîner, auquel je décide de ne pas prendre part, les femmes regagnent une à une leur couchette, végètent devant le poste de télévision, puis enfouissent leurs visages

sous leur drap, ferment leurs rideaux, se tournent face au mur, s'effacent. Je me rassure en me disant qu'Hafida est là qui veille sur moi et je parviens peu à peu à me laisser aller moi aussi. Je glisse contre mon matelas et à mon tour, je disparaissais.

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNLAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

CORINNE BERNARD
CORRECTION

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

DONATA JANSONAITÈ
IMPRESSION

MARIE-ANNE LACOMA
SUIVI COMMERCIAL ET PROMOTIONNEL

FLORA MORICET
RELATIONS PRESSE

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

AGENCE TRAMES
CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2023

